

**TROIS
QUESTIONS À
ÉRIC CHAUVIER,
ANTHROPOLOGUE**

LA FRONTIÈRE ENTRE VILLE ET CAMPAGNE S'EFFACE-T-ELLE ?

1.

Ville et campagne, centre et périphérie : ces distinctions ont-elles encore un sens dans la France d'aujourd'hui ?

Les villes et les campagnes sont des catégories obsolètes, qui représentent une image idyllique de la France. Lorsqu'on quitte Paris, il n'y a plus de coupure nette entre les deux – on ne parle d'ailleurs plus de Paris mais du Grand Paris. Ce qui désigne l'urbanité aujourd'hui, ce ne sont plus tant des critères physiques que des marqueurs économiques. Il est donc plus intéressant de distinguer les métropoles – qui représentent la réussite en termes de flux numériques, de marchandises, de personnes – et les territoires « périmétropolitains », qui sont des territoires en situation de crise.

Si l'on prend comme critère celui de la réussite économique, les frontières se brouillent également entre le centre et la périphérie. On trouve dans les périphéries urbaines des zones qui fonctionnent très bien – Blagnac, par exemple, pôle de pointe en matière d'industrie aéronautique dans la banlieue toulousaine. À l'inverse, il y a dans les villes mêmes des quartiers délaissés, où la pauvreté règne. La périphérie comme territoire de déclassement n'est donc pas une réalité géographique. Mais c'est une réalité en termes de représentation, de ressenti, de vécu. Beaucoup de personnes dans ce pays, actuellement, se sentent en périphérie de tout ce que représentent les métropoles, c'est-à-dire la société qui réussit, cosmopolite et plutôt aisée.

2.

Vous travaillez sur le quotidien de ces territoires périmétropolitains, qui ne bénéficient pas de l'influence économique des villes. Quelles peuvent être leurs richesses ?

Ces territoires sont très divers : on peut y trouver de petits villages délaissés, des périphéries pavillonnaires enclavées, des espaces postindustriels comme il y en a beaucoup dans le nord de la France, des zones postrurales dans lesquelles les gens ne peuvent plus comme autrefois vivre de l'agriculture car celle-ci est devenue trop intensive. Leur point commun, c'est que ceux qui y vivent se sentent loin du monde qui réussit. Pour autant – et c'est là que je ne suis pas d'accord avec l'idée d'une « France périphérique », qui sous-entend une situation binaire –, ces personnes peuvent être très en prise sur leur territoire. Elles développent des « tactiques habitantes », ont une vie sociale – moins active peut-être que dans les grandes villes mais qui n'est pas une vie sociale au rabais.

Les gens n'ont pas attendu les ronds-points des « gilets jaunes » pour se retrouver ! Ces territoires offrent une vie plus dure à leurs habitants que les métropoles, mais on y voit aussi fleurir des initiatives d'entraide entre voisins, émerger des circuits courts en alternative à l'hypermarché. On y trouve aussi des espaces de liberté et de créativité. La grande ville est très codifiée culturellement. Hors des métropoles, cette codification disparaît. On peut y créer ce que Michel Foucault appelait des « hétérotopies » – des lieux d'utopie concrète.

3.

Pour favoriser ces territoires en déprise économique, quelles seraient les bonnes pratiques à promouvoir ?

L'important, c'est que leurs habitants retrouvent l'estime de soi. Dans une ville dont le centre a été vidé de ses commerces, cette estime de soi est au plus bas, car l'urbanité, depuis la Mésopotamie au quatrième millénaire avant J.-C., va de pair avec la marchandise. Pour la favoriser, il faut parvenir à renouer avec une activité économique. Celle-ci peut être liée à un patrimoine culturel, à l'histoire de la ville, à une mobilité facilitée. Il faut aussi se demander comment mieux habiter ces territoires – c'est une question d'autant plus essentielle que ces lieux délaissés ont été très peu planifiés sur un plan urbanistique. Il y a énormément à faire dans ce domaine. À Bataville, par exemple, cette cité ouvrière de Moselle produisant les chaussures Bata jusqu'à la fermeture de l'usine en 2001, les architectes Loïc Julienne et Patrick Bouchain ont mené pendant un an une mission d'étude en immersion avec les habitants, avant de rédiger un guide de réhabilitation à usage des élus locaux. C'est une manière très processuelle, très sociale, de concevoir l'urbanisme : être à l'écoute des habitants plutôt que de penser leur bonheur sans eux. ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE VINCENT

ÉRIC CHAUVIER

Anthropologue, enseignant-chercheur à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles.

Auteur notamment de Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard (Anacharsis, 2011) et de La Rcade bordelaise. Une exploration anthropologique (Le Bord de l'eau, 2016). Il a participé au tout récent ouvrage collectif La Ville rêvée des philosophes (direction Michel Eltchaninoff, Philosophie Magazine Editeur, 192 p., 25 euros).